

**Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis, Roseanna Dufault et
Janine Ricouart (dir.), Renée Legris**

Maïté Snauwaert

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2014). Compte rendu de [Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis, Roseanna Dufault et Janine Ricouart (dir.), Renée Legris]. *Lettres québécoises*, (155), 53–54.



NICOLAS LÉVESQUE et CATHERINE MAVRIKAKIS

Ce que dit l'écorce

Montréal, Nota Bene, coll. « Nouveaux Essais Spirale », 2014, 180 p., 20,95 \$.

Imaginaires de la peau

Dans un essai très personnel à double voix, les auteurs nouent une conversation indirecte dans laquelle entrent en écho récit d'enfance et de rêves, méditation esthétique, journal de deuil du père, et réflexion sur cette membrane charnelle et nourrie d'imaginaire qu'est la peau.

Ce qui est très beau dans ce nouvel opus de la collection « Nouveaux Essais Spirale », c'est l'invitation à réfléchir (à) notre peau. Tantôt membrane manquante, ombilic de notre relation au corps parental, mémoire de nos accidents de vie, la peau est historique, en devenir. Habités que nous sommes à la croire donnée, là, évidente, cette modulation à quatre mains nous donne à la penser comme partie prenante de notre mise en monde, de notre imaginaire. Lieu de nos pertes et de nos gains, elle précède les tatouages, les bijoux, les vêtements, les paroles dont nous habillons nos actions. Elle précède, en quelque sorte, la nudité, par la façon dont elle nous regarde de l'intérieur, plutôt qu'elle ne serait simple épiderme, superficielle. Elle est là quand nous sommes démunis, ou fait défaut quand nous voudrions nous recouvrir d'une chair épaisse qui nous protégerait de la brutalité, de la violence des échanges. « Je suis née sans peau et ma mère ne m'a pas donné la sienne » écrit Catherine Mavrikakis (p. 17). Tandis qu'elle fait résonner négativement l'adage de l'amour maternel, Nicolas Lévesque montre dans les évocations de sa pratique de psychologue que l'on n'est pas toujours prêt à sauver la sienne.

Sans fin ni commencement

Si la plupart des textes sont ainsi attribuables, par les accords de féminin ou la mention d'un métier, ils ne sont pas signés, ce qui laisse libre cours à une absence d'étanchéité mimant le caractère glissant de nos contours. Sans fin ni commencement, la peau est à la fois ce passage vers l'humanité d'un « animal qui a perdu, au cours de son évolution, sa fourrure » (p. 11), et, « devenue un des lieux imaginaires de la lutte contre le vieillissement » (p. 33), un passage de temps. Le deuil du père, peut-être l'emblème d'une peau rude contre le monde, traverse les textes des deux auteurs comme il a percé toute carapace qu'ils pouvaient s'être construite. Ils en ressortent plus nus mais prêts à accueillir, par l'écriture, la grâce de ce cadeau enlevé qui les rend plus vulnérables.



Lieu de nos pertes et de nos gains, la peau précède les tatouages, les bijoux, les vêtements, les paroles dont nous habillons nos actions.



CATHERINE MAVRIKAKIS et NICOLAS LÉVESQUE

Son titre dérive d'un poème de Rilke, *Ce que dit l'écorce* abrite la mort sans peur, la recueille en son sein comme une enfant blessée, qui aurait encore besoin qu'on la berce.



ROSEANNA DUFAULT et JANINE RICOUART (dir.)

Nicole Brossard. L'inédit des sens

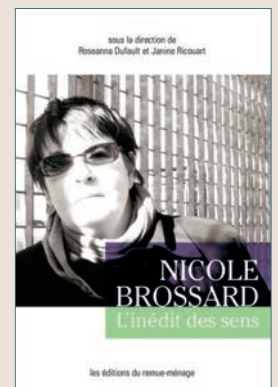
Montréal, Remue-ménage, 2013, 328 p., 26,95 \$.

Une écrivaine
« incendiaire¹ »

Ce nouvel ouvrage revisite l'œuvre immense de l'écrivaine féministe Nicole Brossard – poète, romancière, essayiste, prosatrice, conférencière, lectrice, auteure de théâtre – dont l'inventivité sait allier, transcender et régénérer ces genres divers.

L'une des forces de cet ouvrage collectif tient à ce que Brossard elle-même y livre en avant-première un extrait de son futur roman, *Oriane Ossilk*. Cet inédit magnifique a les accents du roman *Les yeux bleus cheveux noirs* de Marguerite Duras (1986), avec son personnage de femme énigmatique traversant « l'espace blanc du grand salon de l'hôtel Sagamore » tandis que « [d]ehors le soleil giclait » (p. 25). Un entretien conduit par Alice Parker y fait suite, révélant toute l'intelligence attentive de Brossard.

Ce corpus décisif pour la modernité québécoise est revisité par des voix et approches diverses, qui vont du témoignage de l'amie écrivaine — Marie-Claire Blais — à l'étude académique par des spécialistes de l'écriture des femmes. Traversant « l'engagement féministe », « le rapport à l'espace [comme] lieu de sororité » et « la subversion des catégories génériques », toutes font ressortir l'habileté qu'on pourrait dire « incendiaire » de Nicole Brossard, telle que Louise Forsyth qualifie l'entrée de sa « forme ardente » lesbienne (le syntagme est de Brossard) sur la scène de l'écriture à compter de 1973. Par son inventivité langagière, celle-ci défabrique sans cesse l'admis et le construit, emportant sa lectrice, son lecteur vers d'autres possibles de la langue et, partant, d'autres possibles de la pensée et de l'émotion.



Force et faiblesse

C'est cette indissociabilité de l'une et de l'autre que fait valoir en particulier Louise Forsyth, tandis que, dans l'une des meilleures contributions du volume, Marie Carrière aborde « l'écriture planétaire » de Brossard (p. 119), ce souci du monde qui s'est accru depuis les attentats du 11 septembre 2001, tempérant la fougue jamais démentie de l'écrivaine d'une inquiétude qui articule l'intime au politique. Loin de réduire l'œuvre, celle-ci réitère au contraire sa nécessité contemporaine.

La faiblesse de l'ouvrage en revanche réside dans le peu de situations critiques où l'inscrivent ses directrices. La brève introduction, essentiellement descriptive, énonce après avoir passé en revue les principales contributions précédentes : « Évidemment, l'œuvre de Nicole Brossard a un tel rayonnement que de nombreuses études lui sont consacrées, dont le présent collectif, qui témoigne de cet intérêt incessant, notamment chez les féministes. » (p. 12) De ce fait, le livre apparaît plutôt comme un hommage, comme est souvent le cas des études faites du vivant d'un-e auteur-e. Sa lecture apporte néanmoins de riches interprétations à cette œuvre éminemment inspirante et sans équivalent dans la création littéraire actuelle.

1. L'expression est de Louise Forsyth, dans le titre de sa contribution au volume, p. 43.

☆ ½

RENÉE LEGRIS

Le téléroman québécois, 1953-2008

Québec, Septentrion, 2013, 440 p., 39,95 \$ (papier), 29,99 \$ (numérique).

L'obsession du postmoderne

Alors qu'on était prête à s'incliner devant l'autorité du livre, en tant que lectrice et cinéphile n'ayant jamais regardé l'immense majorité des séries abordées, la somme espérée déçoit par ses innombrables redites et le manque de rigueur de son appareil analytique et critique.

On attendait une somme — de savoirs, d'explications — de cette étude apparemment vaste de plus de cinquante ans de télévision, par l'une des spécialistes du téléroman et de sa spécificité québécoise. Certains passages sont prometteurs qui assoient l'histoire du genre et la singularité au Québec de sa naissance littéraire ; les caractéristiques dramatiques de l'écriture télévisuelle sont habilement déclinées, et les analyses finales de certains téléromans convaincantes et élégamment menées.

Pourtant, tout l'encadrement théorique et critique qui prend fastidieusement place dans les trois premières parties manque de rigueur, tant dans sa méthodologie que dans son expression. Le terme de postmodernité revient sans cesse dès l'introduction, de même que la formule « propagande inavouée », mais l'un ne se voit explicité qu'au chapitre II, pour faire ensuite l'objet de maintes citations de Gilles Lipovetsky ; tandis que l'autre, parfois avec et parfois sans guillemets, n'est attribuée qu'à la page 111. Entre l'argument d'autorité et le ressassement non questionné de ces termes, ce qui se voudrait une critique apparaît bientôt comme une caricature.



Un livre vite compilé ?

Ces redites multipliées gênent particulièrement. Quel que soit l'entête de la partie, du chapitre ou de la section, du moins dans le premier tiers de l'ouvrage, un même argument est martelé, qui s'appuie sur des exemples anecdotiques sans faire l'objet d'une réelle démonstration. Il tient en ces termes :

Depuis les années 1980, les auteurs et les réalisateurs choisissent de construire des images où les conflits, les rivalités, les haines, les quêtes d'aventures amoureuses ou sexuelles, violentes ou lascives, prennent de l'ampleur et sont manifestes dans leur accomplissement ou leur exécution. (p. 93)

En étant maintes fois formulée, l'affirmation de cet *ethos* regrettable, opposé au temps préférable où les téléromans véhiculaient des valeurs qui élevaient le spectateur, transforme une thèse tout à fait défendable en un jugement de valeur réactionnaire.

Pareillement, les mêmes titres de téléseries et de téléromans sont constamment énumérés les uns à la suite des autres, et encore les mêmes références critiques, dont la source complète est parfois révélée tout à coup en note alors que l'auteur a déjà été cité maintes fois. Enfin, une communication au colloque de l'ACFAS, qui a suscité le livre, semble faire l'objet aussi d'un certain fétichisme.

Il y a ainsi une ironie particulière à retrouver sans cesse le syntagme de « fétichisme sexuel », suggéré comme excessivement présent dans les téléromans québécois depuis 1980 — et peut-être l'est-il —, car ce fétichisme supposé, par sa réitération, devient lui-même un fétiche.

INFOCAPSULE

Culture : abolition des crédits d'impôt de 20 %

Le milieu culturel est dans tous ses états. Le gouvernement libéral du Québec, dans la foulée d'une révision en profondeur des dépenses publiques, a décidé de réduire de 20 % les crédits d'impôts accordés aux entreprises culturelles. La décision a été prise par le ministre des Finances Carlos Leitão.

Le reporter Philippe Marcoux, de la radio de Radio-Canada, en a profité pour critiquer la ministre de la Culture Hélène David en lui demandant s'il ne lui appartenait pas de défendre son ministère. Même insistance de la députée péquiste Véronique Hivon. M^{me} David s'est contentée de dire qu'elle invitait les gens du milieu à une rencontre entre les artistes et le sous-ministre adjoint aux Finances. D'entrée de jeu, on peut supposer que les dés sont pipés, puisque le ministre Carlos Leitão ne sera pas de la partie. Il envoie au front son sous-ministre et le laissera sans doute se dépatouiller.

Cette coupe appréhendée se traduira par des mises à pied importantes dans le milieu du film et de la télé, a martelé Claire Samson, la porte-parole de la Coalition Avenir Québec et ex-présidente de l'Association des productions de films et de télévisions. Par ricochet, il faut s'attendre à une baisse de la production qui menacerait même les droits acquis des travailleurs liés à ce secteur, entre autres le régime de retraite.

Même son de cloche de la part de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Richard Prieur, le directeur, écrit : « Dans un climat difficile, avec un fléchissement du marché, la fermeture de librairies et autres points de vente, et surtout une concurrence féroce du livre étranger en français et en anglais, ce geste du gouvernement menace d'accélérer la fragilisation de l'édition au Québec. »